

Le festin des Assises

37^e Assises
de la traduction littéraire,
6-7-8 novembre 2020,
édition en ligne¹

KARINE REIGNIER-GUERRE
FAUSTINE IMBERT-VIER
JULIA AZZARETTO

1. À regarder sur la chaîne TV ATLAS sur YouTube.

« Au commencement était l'image »

Mise-en-bouche à deux : entretien avec Marie-Josée Mondzain

Apéritif *Campari on the rocks* avec Santiago Artozqui (*Une histoire sans mots*, de XU Bing)

Hors-d'œuvre avec Marion Graf (*Microgrammes* de Robert Walser)

Grande tasse d'hydromel avec Jérôme Rizzo (initiation aux hiéroglyphes)

Potage glacé avec *Le Cri de l'ours polaire*, pièce VV - LSF

Miso tout chaud avec Géraldine Oudin (manga *Le Réplicant*)

Puits d'amour avec Julien Dufour (poème du Yéménite Muhsin bin 'Abd-al-Karim bin Ishaq)

Fried-Chicken avec Valérie Julia (un biopic sur Patrick Swayze)

Digestif-AFTER avec Julia Azzaretto (bouquet d'*incipit*)

La chaîne TV Atlas en direct s'est improvisée dans les jours qui ont suivi l'annulation des Assises en *live* à Arles. Elle a offert aux traducteurs expérimentés ou simplement curieux un menu de luxe, avec la possibilité de choisir cinq ateliers sur Zoom. Devant l'offre kaléidoscopique autour de la thématique « Au commencement était l'image », le choix était difficile...

Mise en bouche avec Marie-Josée Mondzain et Jörn Cambreleng

Qui mieux que cette philosophe, spécialiste du rapport à l'image, pour inaugurer ces 37^{es} Assises ? Nous sommes confortablement

installés devant notre écran pour assister aux quarante-cinq minutes de l'entretien mené par Jörn Cambreleng dans un atelier d'artiste parisien et filmé quelques jours avant les Assises. Tous deux nous entraînent d'abord dans les profondeurs de la grotte Chauvet où apparaît le premier « commencement de l'image », en l'occurrence les « mains positives et négatives » apposées sur les parois, ces mains qui ont fasciné Marie-Josée Mondzain au point de lui inspirer *Homo Spectator* (Bayard, 2013). Et cette fascination, qu'elle nous conte dans une langue élégante et précise, nous fascine à notre tour. Nous voilà plongés dans sa « fantasia », le scénario des événements tels qu'ils se sont peut-être passés voilà plus de trente mille ans. Quelques hommes entrent dans une grotte et réalisent, à la lumière des flambeaux, ce que Marie-Josée Mondzain appelle le « premier autoportrait de l'homme », représentant non pas leurs visages, mais leurs mains. Au commencement, donc, était ma main. Puis mon regard sur cette main. Et là commence la « fabrique des signes », dont nous sommes tous, nous traducteurs, de grands usagers. « On ne peut pas naître à la parole sans l'image », conclut la philosophe – une évidence que nous nous attacherons à explorer et à confirmer tout au long du week-end.

Apéritif Campari on the rocks avec Santiago Artozqui, pour *Une histoire sans mots*, de Xu Bing, un roman entièrement écrit en émoticônes

Tentative universaliste ? Pas tant que ça, le fossé entre les participants s'est ici creusé suivant leur usage desdites émoticônes, familiarité pour les uns, imagination pour les autres. Liberté totale est accordée aux participants pour ramasser ou développer, liberté de ton aussi, ironique ou de plain-pied avec le héros, ce jeune Chinois qui échappe à l'ennui de son emploi en surfant sur Internet pendant ses heures de bureau. On suit ses activités grâce à la juxtaposition de ces micro-vignettes que constituent les émoticônes, une dizaine par ligne, des dizaines de lignes, déchiffrées sans mal mais auxquelles il faut attribuer arbitrairement des valeurs verbales condensées ou bien diluées. Une sensation d'atelier d'écriture libre après le déchiffrement digne de Champollion...

Hors-d'œuvre, grâce à Marion Graf pour les *Microgrammes* de Robert Walser

Les règles de Zoom se mettent en place en souplesse. Pour les non-germanistes, il est appétissant de découvrir les difficultés d'une autre langue, auxquelles s'ajoute ici la difficulté à fixer l'œuvre en partie posthume, composée de textes inédits à déchiffrer dans une graphie au crayon parfois limpide, parfois griffonnée. On joue entre le concret et l'abstrait, l'humour et l'ironie, avec la création lexicale très riche que permet l'allemand. En fin de séance apparaît une tentative rimée pour le poème « La Vénus du Titien », et plusieurs propositions très différentes pour « Le temps en marche ». En final, lectures fluides de sa traduction des *Microgrammes* par Marion elle-même, comme une grande leçon d'élégance pour tous.

Grande tasse d'hydromel partagée avec Jérôme Rizzo

Il nous entraîne au cœur des mastabas de l'Ancien Empire égyptien (env. 2670-2200 avant notre ère) à la découverte de quelques scènes de vie quotidienne gravées sur les parois... et accompagnées de textes qu'il nous faudra déchiffrer. Un atelier prodigieux, en immersion complète, par la grâce d'une présentation *PowerPoint* de haute volée : sous la férule érudite et bienveillante de notre guide, nous nous déplaçons à l'intérieur des tombeaux comme si nous y étions ! À l'aide du vademecum que nous a fourni Jérôme avant l'atelier, nous nous lançons avec une joie enfantine dans le déchiffrement de nos premiers hiéroglyphes. D'abord hésitantes, les propositions de traduction s'affirment à mesure que nous nous familiarisons avec les *unilitères*, *bilitères* et autres *trilitères* de l'écriture hiéroglyphique. D'abord obscurs, les échanges s'éclairent, les saynètes s'animent, les personnages prennent vie, s'apostrophent et s'invectivent, souvent avec humour. En fin d'atelier, Jérôme nous confie que les traductions de certains dialogues rédigés par les égyptologues lui semblent souvent trop littérales : sans doute faudrait-il envisager une collaboration avec des traducteurs littéraires pour leur donner plus de corps et de caractère. Travailler le registre, le lexique, le ton et l'oralité de ces textes millénaires pour mieux les faire parvenir jusqu'à nous... Un beau projet, auxquels plusieurs participants rêvent déjà de s'associer !

Potage glacé avec *Le Cri de l'ours polaire*, pièce VV d'Erwan visible sur YouTube

En Antarctique, un ours boit la tasse : découverte pour tous de la *poésigne* et, ici, d'une variante qui devient un art de la scène à part entière, le VV ou *Virtual Vernacular*. Ni mime ni logos, et pourtant discours, où le corps muet joue du sommet du crâne au bout des doigts.

Avec en arrière-plan une trame narrative allégorique – la disparition de la banquise sous l'impact des activités humaines –, les tableaux se succèdent avec effets de caméra et rythmes variés. Le cadrage est essentiel pour saisir la saynète et comprendre l'action représentée avec une grande finesse. L'interprétation personnelle nécessaire pour capter les codes et le mode de la narration nous a particulièrement mobilisés : comment écrire sans décrire, transposer ces images dans un ton narratif verbal ? Les éléments narratifs repérés nécessitaient un échange mutuel verbalisé pour « rattraper » la compréhension du public : doit-on reconnaître un Christ dans cet ours, le « vieux marin » de Samuel Coleridge ? Plus loin, s'agit-il d'oiseaux ou de derricks aux mouvements répétitifs ? Certains se coulent dans le jeu scénique avec fluidité, véritables interprètes : il y avait bien là traduction, même pour un langage revendiqué comme « naturel ». À chacun de choisir son ton et son rythme.

Miso tout chaud avec Géraldine Oudin et le manga japonais *Le Réplicant*

Après un historique bref et passionnant de l'écriture japonaise, puis du manga et de sa première tentative en 1902 par des artistes japonais au retour d'un voyage aux États-Unis, Géraldine nous explique le découpage de son travail pour dialoguer avec les lettrés sur les planches, avant d'attaquer la traduction proprement dite... si l'on peut dire : en sus des bulles de dialogue ou de pensée intérieure et des cases de complément narratif, nous savourons la foison d'onomatopées qui offrent une variété infinie, un orchestre symphonique de sonorités à réinventer malgré un véritable dictionnaire des onomatopées japonaises en ligne.

Chicken-fried Steak avec Valérie Julia et un biopic sur Patrick Swayze Réalisé en 2019 par Adrian Buitenhuis, diffusé en 2020 sur Arte dans la traduction de Valérie, ce documentaire retrace la trajectoire de l'acteur natif du Texas, en donnant la parole à ceux qui l'ont côtoyé. Après nous avoir exposé les spécificités de son métier, Valérie nous explique en quoi le *voice-over* (qui nous intéresse aujourd'hui) est différent du doublage et du sous-titrage. Les participants, nombreux, écoutent avec intérêt : peu d'entre eux se sont déjà essayés à la traduction audiovisuelle. Une dernière salve de conseils, et Valérie active le partage d'écran afin de nous faire visionner un premier extrait du documentaire : aussitôt un Texan pur souche surgit dans nos chaumières. Bien calé dans un fauteuil, il relate, à grands renforts d'expressions imagées, sa rencontre avec Patrick Swayze lors d'un tournage. Écoute attentive. Une fois, deux fois... puis chacun griffonne ses propositions de traduction, que nous mettons ensuite en commun. Valérie commente, oriente, rectifie le tir avec humour et bienveillance. Nous mesurons vite la difficulté de l'exercice : comment restituer, à mots comptés, toute la saveur et la gouaille de cet intervenant ? Que faire des blancs, des hésitations ? Comment mettre en mots ce qui s'est dit, ce qui s'est joué sous nos yeux dans une autre langue ? Tout transmettre sans rien omettre – éternel dilemme du traducteur, rendu plus épineux encore par le rapport à l'image. Nous poursuivons notre exploration avec un deuxième extrait, puis un troisième. Les plumes s'affûtent, les questions s'aiguisent. Et le temps file... Déjà l'heure des adieux ! Comme tous les voyages réussis, ce périple en pays audiovisuel m'a semblé bien trop court. Et a ouvert un espace de réflexion à arpenter avec bonheur.

Puits d'amour avec Julien Dufour pour un poème ancien du Yéménite Muhsin bin 'Abd-al-Karim bin Ishaq

Il y a peu d'arabisants parmi les nombreux convives prêts à savourer un arabe « moyen » et « local », et non la langue classique proche de celle du Coran. Il a fallu donner une structure à l'hémistiche calqué sur l'original (ou pas), avec rimes médianes et finales (ou pas) et en français inventer des images qui ravivent ces tableaux amoureux sans céder au désuet, en gardant le charme de la promenade galante dans les jardins enchantés du labyrinthe oriental.

Et comme After « La première chose que je peux vous dire », une lecture plurilingue en direct organisée par Julia Azzaretto.

Pour conjurer l'isolement dû à la pandémie, plus de trente lecteurs et lectrices ont répondu présents à l'appel de six associations de traducteurs littéraires (AATI, Argentine ; STRADE, Italie, CTL, Suisse ; ACTTI, Colombie ; AMETLI, Mexique ; ATLAS, France) et se sont retrouvés sur Zoom pour lire en direct quelques incipit célèbres.

On a ainsi pu entendre le *Quichotte* en chinois, hébreu, arabe et arménien, et une variation italienne de *La Recherche* de Proust. La version arabe de *Pinocchio*, traduite pour la première fois directement de l'italien, a été dévoilée. On a aussi entendu des textes de Camus, Gary, Beckett, Walser, García Márquez, Borges, Kafka et Collodi. Au cours de la soirée, deux *tutti* réunissant l'ensemble des langues ont fait résonner les incipit du *Petit Prince* et du célèbre Évangile de Jean en écho au thème des 37^{es} Assises de la traduction littéraire.

De l'hommage à Maradona rendu par un traducteur argentin, aux très belles lectures de *Lolita* de Nabokov en guise de finale, ce florilège *d'incipit* fut pour les participants (qui n'ont pas caché leur joie pendant la transmission) une fête des langues, des littératures, réalisée par et pour des traductrices et des traducteurs.

D'après nos informations, ils souhaiteraient donner rendez-vous l'année prochaine à des lecteurs de nouvelles langues (qu'ils choisiraient suivant une contrainte oulipienne).

Qu'on se le dise !